



MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE PARIS,

PRÉCÉDÉS DE SON HISTOIRE,

PENDANT LES ANNÉES 1823 ET 1824.

~~~~~  
TOME TROISIÈME.  
~~~~~

PARIS,

AU SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE,

Rue des Saints-Pères, n° 46, en face la rue Taranne,

ET CHEZ DESBEAUSSEAUX, LIBRAIRE, QUAI MALAQUAI, n° 15.

~~~~~  
1825.

---

## ÉLOGE HISTORIQUE

*DE ANDRÉ THOUIN, Président de la Société Linnéenne de Paris, Membre de l'Académie des Sciences (Institut de France), Professeur-Administrateur du Muséum d'histoire naturelle de Paris, etc.; par M. ARSENNE THIÉBAUT DE BERNEAUD, Secrétaire perpétuel.*

---

« A une vertu si eslovée que la sienne, je ne puis rien  
» mettre en teste. Je l'ai vue marcher d'un victorieux  
» pas et triomphant, en pompe et à son aise, sans em-  
» peschement ne destourbief. »

(MONTAIGNE, *Essais*, liv. II, chap. 11.)

---

PENDANT qu'il était au milieu de vous, Messieurs, vous avez honoré les vertus vraiment antiques de ANDRÉ THOUIN; vous avez, avec une sorte d'orgueil, profité des larges rayons lumineux qu'il a, sans ostentation, et comme par plaisir, portés sur les diverses branches de l'industrie agricole. Le jour où il cessa de vivre, vous avez, en signe de deuil, suspendu vos travaux; vous avez versé sur sa tombe les pleurs sincères d'une reconnaissance profondément sentie; vous avez de plus chargé celui d'entre vous qui eut le bonheur de recevoir pendant un quart de siècle ses conseils et le titre d'ami, de remettre sous vos yeux le tableau fidèle d'une vie consacrée tout entière à l'utilité de la patrie, au bien-être des hommes, à la prospérité des sciences.

Puissiez-vous, ô mes confrères, puissent l'honorable assemblée qui m'écoute, la famille, les disciples, les admirateurs de cet excellent citoyen que je vois réunis autour de moi, applaudir au devoir pieux que mon cœur va lui rendre ! Jeunesse studieuse, je vous demande un peu d'attention, venez apprendre de l'homme sage dont j'écris l'éloge, que vous pouvez, comme lui, conquérir l'estime de votre siècle, marcher à la véritable illustration, quel que soit le genre de vos recherches, quel que soit le poste où la fortune vous a placé ; mais apprenez aussi, par son exemple, qu'il vous faut utilement employer le temps qui fuit ; qu'il vous faut amasser de solides connaissances pour l'âge mûr, conserver des mœurs austères, et n'avoir d'autre ambition que celle de l'intérêt public, que celle qui fait du bien à vos semblables.

ANDRÉ THOUIN naquit à Paris le 10 février 1747, dans le lieu même où il devait un jour cueillir les palmes de la gloire, au sein de ce Jardin des plantes qu'il était appelé à soigner, à porter à la haute réputation dont il jouit également partout, et à doter des plus belles productions de l'un et l'autre hémisphères. Fils d'un simple jardinier, et jardinier lui-même, il sentit de bonne heure le besoin de profiter de la situation favorable où le sort l'avait placé pour s'élever au-dessus de cette profession, que si peu d'hommes honorent, parce que ceux qui l'exercent semblent se complaire dans les langes de la routine, et qu'ils osent à peine porter leurs regards au-dessus des étroits sentiers frayés par l'habitude. Il se familiarisa d'abord avec les

plantes que ses jeunes mains cultivaient pour aider à son père et pour augmenter les ressources toujours fort exigües d'une nombreuse famille; il les interrogea ensuite pour en connaître la structure, les fonctions vitales et les propriétés particulières, afin de découvrir par quels moyens et dans quelles circonstances le végétal se multiplie le plus sûrement, l'application la plus avantageuse que l'on peut lui faire, selon les localités, des agens propres à développer les forces mécaniques, physiques et chimiques de la nature; en un mot, pour généraliser, fixer, rectifier les idées reçues par la pratique sur celles que donne une théorie solide. Ce premier pas vers la science amena le jeune THOUIN à lire les ouvrages agronomiques de THÉOPHRASTE, de VARRON, de COLUMELLE, de OLIVIER DE SERRES, de DUHAMEL DU MONCEAU, etc.; après avoir joui solitairement des merveilles de la nature, il voulut apprendre de ces grands maîtres le secret d'en propager la connaissance, d'en étendre le goût; il voulut savoir l'art de communiquer aux autres les découvertes que l'on est dans le cas de faire en se livrant tout entier aux études utiles.

Un plan de conduite aussi bien conçu, aussi fidèlement suivi, ne pouvait échapper à l'œil observateur de BUFFON; il a deviné l'avenir de ANDRÉ THOUIN; il se garde bien de le lui révéler de crainte que la vanité ne le fasse changer, mais le jeune jardinier n'est plus perdu dans la foule des humbles ouvriers de l'établissement; l'historien de la nature l'encourage, non par des éloges outrés, comme on le fait de nos jours, mais en veillant sur lui, en présidant à ses études, en lui

ouvrant sa maison et sa bibliothèque, en lui donnant son estime, en lui promettant son amitié.

Ces faveurs du génie honoraient le jeune THOUIN. Au nombre et à l'énergie des émotions qu'elles portèrent dans son cœur, il éprouva le besoin de grandir avec elles. Il mit toutes ses jouissances à en mériter la continuation, et pour justifier du profit qu'il savait en tirer, il redoubla de zèle et d'aptitude au travail. « Rien ne me coûta, me disait-il; il fallait payer les » bienfaits de BUFFON; le langage de la gratitude me » paraissant trop faible, trop ordinaire, pour exprimer » tout ce que je sentais, je m'imposai la tâche des » succès : ce fut le devoir de ma vie. » L'appui du grand homme fit pour lui jaillir les sources du bonheur; il en fut profondément ému, et son plaisir était de lui en rendre grâces chaque jour; il en parlait comme un amant parle de sa maîtresse, comme un bon fils parle de sa mère, il en parlait toujours avec l'accent d'une âme pénétrée, et la noble réputation qu'il s'est acquise prouve que ses goûts étaient d'accord avec son cœur, que l'étude avait pris chez lui le caractère d'une passion ardente, aussi vive sous les glaces de l'âge, qu'elle fut fortement soutenue durant les belles années de son printemps.

Sans cesse stimulé par le besoin d'alléger les fatigues de son père, et par le doux espoir d'être utile à sa famille, on le vit, dans la même journée, du laboratoire où la main patiente de l'homme force la terre à porter des fleurs et des fruits que la rigueur du climat lui refusait, passer, avec une application toujours égale, sur les bancs du chimiste qui analyse tout pour

tout mieux apprécier, et suivre les cours de physique, de botanique et de minéralogie. Avidé de connaissances positives, on le voyait, tantôt dans les champs, au milieu des grandes fermes, cherchant des détails étendus sur l'économie rurale; tantôt apprenant, à l'aide des mathématiques et des sciences qui traitent de l'économie politique, l'art d'apporter dans ses expériences horticulturales l'exactitude qu'elles exigent. C'était le véritable moyen de tirer de leurs résultats la plus grande somme de profit possible, il le devina et s'en servit pour donner une impulsion nouvelle à l'agriculture et au commerce, que SULLY appelait les deux mamelles de la patrie.

Dans une âme ordinaire cette ardeur immodérée, le nombre et la diversité de ces occupations pouvaient dompter les efforts et rendre impuissante la volonté la plus robuste; chez ANDRÉ THOUIN elles semblaient nécessaires à sa propre existence; elles entretenaient sans relâche son noble élan; elles lui semblaient moins lourdes, parce qu'elles s'appliquaient toutes à un but unique, au besoin de perfectionner l'art que l'habileté de son père, que le tendre amour qu'il portait à ce père si respectable lui faisaient chérir de prédilection. C'est ainsi, Messieurs, que l'on parvient à surmonter les grands obstacles; c'est ainsi que le désir de satisfaire une raison qui nous demande compte de tout, qui veut tout approfondir et tout lier par des faits bien constatés, oblige la nature à nous dévoiler ses secrets, et à la gloire d'inscrire notre nom sur les tables de l'immortalité.

A dix-sept ans, ANDRÉ THOUIN pouvait déjà marcher

à l'égal de ses maîtres; son savoir immense contrastait avec la fougue de sa jeunesse; il sentit sa force, mais elle ne put rien lui faire perdre de ses goûts simples, de la rare modestie qu'il conserva toute sa vie. A cette époque brillante le malheur vint l'atteindre : il vit inopinément mourir son père. Brisé par la douleur, il paie par des larmes le tribut de sa grande sensibilité; puis il se relève courageux, se consacre tout entier à l'éducation, à la félicité de ses frères et sœurs encore en bas âge, et pour être désormais leur second père, il voue sa vie au célibat, et refuse constamment les partis plus ou moins avantageux qui lui sont offerts à diverses époques. Un acte de piété filiale aussi touchant, un acte de charité fraternelle aussi héroïque ne pouvait que lui concilier tous les cœurs. BUFFON et BERNARD DE JUSSIEU l'en récompensèrent, le premier en lui donnant aussitôt (1) la place de jardinier en chef, que son père occupa très-honorablement depuis le 18 juin 1745 jusqu'au 26 janvier 1764; le second en lui servant de mentor. Tous les gens de bien applaudirent au choix de BUFFON, à la générosité de JUSSIEU; tous les hommes instruits en conçurent les plus hautes espérances : ils ne se trompèrent point.

De ce moment le jeune THOUIN dut regarder le Jardin des plantes comme un domaine qui lui était, en quelque sorte, échu par héritage, qu'il devait exploiter autant par devoir que par reconnaissance; il en fit donc sa patrie, le centre de ses plus chères affections, l'élément essentiel de son existence.

---

(1) Son brevet est daté du 28 janvier 1764.

Plus ses devoirs étaient grands, plus ils lui furent sacrés; plus ils exigeaient de lui de temps et d'attention, plus ils multiplièrent ses forces, et donnèrent une énergie nouvelle à son infatigable activité. Satisfait de l'accroissement que recevait chaque jour le Cabinet d'histoire naturelle, il osa cependant se plaindre de ce qu'il faisait trop négliger les besoins des cultures, et de ce qu'il détournait trop la pensée de BUFFON des richesses végétales que la fondation de l'établissement et l'intérêt de l'agriculture nationale réclamaient de lui. Il crut pouvoir proposer un plan d'amélioration à ce sujet. BUFFON le goûta, mais craignant d'abuser du zèle de l'impatient jardinier, il voulut l'ajourner. THOUIN devint si pressant qu'il fut impossible de lui rien refuser. Cette faveur, il la regarda comme personnelle; il en conserva le tendre souvenir : elle fut l'affaire de toute sa vie.

Tout-à-coup le jardin changea de face. En 1770, l'Ecole de botanique plantée par TOURNEFORT fut doublée, triplée d'étendue; les arbres du nouveau continent, qui pouvaient convenir aux arts économiques, vinrent, à sa voix, marier leurs ombres amies au feuillage hospitalier de nos arbres indigènes; les régions les plus reculées du Gange et de l'Indus apportèrent leurs tributs balsamiques; une correspondance active, une correspondance amicale, lia tous les peuples au plan le plus vaste et le mieux conçu, et provoqua des échanges de toutes les sortes sur les divers points du globe. Dix ans après, le jardin prit un aspect encore plus imposant; les serres offrirent une riche collection de végétaux de toutes les latitudes, et sous les autres

rapports il effaçait déjà ce que l'Europe vantait en ce genre de grand et de mieux fourni : ce n'était cependant que le prélude d'un avenir plus brillant encore.

Le jeune auteur de ces changemens remarquables les rapportait à ses bienfaiteurs. « Ce sont eux qui me » les ont inspirés, disait-il avec candeur, à eux seuls » en appartient tout le mérite. » Mais essentiellement généreux, trop justes l'un et l'autre pour s'attribuer la gloire de leur élève, de leur ami, ils saisirent cette occasion pour publier ses succès, pour leur faire franchir les limites de l'établissement et les rendre profitables à tous. Ils le proclamèrent le restaurateur du jardin, ils le montrèrent aux horticulteurs comme un modèle à suivre, et prirent plaisir à l'associer à leurs nobles desseins, à leur propre gloire. Le nom de ANDRÉ THOUIN se plaça de la sorte auprès de ceux de BUFFON et de BERNARD DE JUSSIEU; son nom devint aussitôt pour la France, pour l'Europe entière, comme l'appel à un gouvernement mieux entendu des végétaux; il fut surtout le signal d'une nouvelle direction dans les études et les entreprises agricoles, du moment qu'on le vit lié d'une intimité presque fraternelle avec MALESHERBES, recherché par JEAN-JACQUES ROUSSEAU pour herboriser ensemble, distingué par LINNÉ, digne appréciateur des hommes et des choses, élu par la Société d'agriculture de Paris, et prendre place à l'Académie des sciences (1).

---

(1) Ce fut le 1<sup>er</sup> mars 1784 et le 10 mars 1785. L'Académie des sciences d'Utrecht (11 avril 1785), celle des *Scrutateurs* de la nature de Berlin et des *Georgofili* de Florence (le 10 octobre et le 18 décembre 1786) s'empressèrent de l'associer à leur gloire.

L'humble carrière du modeste jardinier s'élargit par ce triomphe vraiment inoui, par ce triomphe juste récompense de travaux commencés et terminés dans la vue du bien public, juste récompense de toutes les vertus du citoyen et de l'homme privé. La carrière de savant, que ANDRÉ THOUIN allait désormais remplir, le mit bientôt à la tête des plus habiles expérimentateurs français, à la tête des écrivains géoponiques du siècle. Son premier mémoire eut pour but la nécessité des plantations, afin de réparer le plus promptement possible les grandes fautes du passé, de couronner d'arbres les collines et les montagnes dont nos vastes bassins sont environnés, d'employer convenablement les terrains abandonnés comme stériles. Il fit voir comment on pouvait, presque sans frais, augmenter notre population végétale, et la porter de soixante-dix-neuf espèces différentes à deux cents, toutes en état de croître et de fructifier en pleine terre sur le sol national. Ce projet éminemment utile fut applaudi, et chaque propriétaire voulut s'y associer en adoptant à l'envi les sages conseils qu'il contenait. Un mouvement aussi spontané dut plaire à celui qui avait su le donner, et pour soutenir l'élan imprimé aux esprits, ANDRÉ THOUIN décida l'Administration du Jardin des plantes à verser *gratis* dans les mains des cultivateurs l'excédant de ses multiplications en tout genre. Non content d'agrandir la sphère de l'agriculture, et de donner un nouvel aliment à l'étude de la botanique, il pénétra de la sorte dans toutes les propriétés urbaines et rurales pour y créer des bosquets enchantés, pour y semer de rians tapis, pour y placer des végétaux utiles jusqu'alors

inconnus, ou seulement cultivés chez un très-petit nombre de riches amateurs.

Ami de AUGUSTE BROUSSONNET, qu'il aida, en 1788, à édifier le temple linnéen que vous soutenez, Messieurs, par de nobles travaux, par vos veilles savantes, ANDRÉ THOUIN fut chargé de recueillir et de publier, de concert avec lui, et chaque trois mois, des observations géorgico-météorologiques. Malheureusement ce résumé, plus important qu'on ne le pense d'ordinaire, et qui pouvait offrir des données très-utiles à l'agriculture, n'embrassa que les deux années 1785 et 1786 (1).

Détourné de cette entreprise par la pensée du grand mouvement qui agitait les esprits dans la vue d'améliorer les diverses branches de l'administration publique, de régulariser l'impôt, de rendre la patrie forte, indépendante de toute influence étrangère, et de placer son gouvernement au sommet de la politique européenne, votre illustre confrère, Messieurs, se vit appelé au Conseil du département de Paris. Elu par le peuple, qui le payait ainsi des services qu'il avait rendus, il dut accepter cette charge honorable; elle lui permettait d'ailleurs de faire pour l'agriculture nationale tout le bien que sa grande âme méditait sans cesse. Il consentit à prendre part aux délibérations pendant les années 1791 et 1792, alors que les lumières, les intentions pures, les vues d'intérêt public élargissaient les voies de la civilisation, détruisaient les abus, délivraient nos

---

(1) C'est sur son invitation que je me suis imposé un pareil devoir; depuis 1817, je publie exactement tous les six mois, dans ma *Bibliothèque physico-économique*, un tableau raisonné des événements météorologiques.

campagnes des sujétions féodales, de l'oppression de la dime, de la servitude des personnes. Mais, dès qu'il eut entrevu la fausse direction que de grands criminels, que l'or de l'étranger, imprimaient au noble enthousiasme des esprits; dès qu'il eut reconnu le piège tendu à la bonne-foi pour exciter l'exaspération des passions et en profiter pour monter impunément à la fortune, il blâma les excès, non pour les dangers qu'il courut, mais dans l'intérêt de la patrie. Excellent citoyen, il sut, dans toutes les circonstances de sa vie, faire abnégation de lui-même, et s'il quitta le poste où l'avait placé la confiance de ses concitoyens, c'était pour leur enseigner l'art de cultiver la terre du haut de la chaire de cette Ecole normale qui développa de si grands talens : c'était dans l'intention de leur être plus utile encore, en les ramenant aux douces occupations des jardins, aux charmes de la vie rurale (1).

Peu de mois après (2), il partit pour la Hollande, où, à la tête d'une commission spéciale, il alla conquérir, à l'ombre des lauriers des deux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, ce que la Belgique et l'ancienne Batavie offraient de précieux sous le rapport des sciences et des arts. Il vit tout pour découvrir ce qui pouvait lui donner de nouvelles connaissances; il étudia les pratiques de l'horticulture portées si loin dans ces pays industriels, et rassembla les outils qui

---

(1) Il fut nommé professeur-administrateur du Jardin des plantes, par décret de la Convention nationale, du 10 juin 1793.

(2) Le 12 novembre 1794. Les autres membres de la commission étaient le géologue FAUJAS DE SAINT-FONDS, le bibliothécaire LEBLOND et le dessinateur DEWAILLY.

y sont en usage, quand ils présentaient quelque perfection sur les nôtres. Il descendit dans la mine de terre d'ombre des environs de Cologne, où les arbres aujourd'hui vivans sous la zone torride sont entassés les uns sur les autres dans une épouvantable confusion; il parcourut les cavernes ouvertes dans les flancs de la montagne de Maëstricht, qui renferme les ossemens des plus grands animaux de la terre, cachés sous les débris d'un monde très-ancien; il soula les landes de la Campine que la plus généreuse institution a su dernièrement convertir en domaines fertiles avec les élémens les plus dangereux de la société (1); il visita les établissemens de botanique, où vécurent et où s'immortalisèrent les premiers maîtres de l'aimable science, et il se sentit comme enveloppé par les grandes pensées qui les animaient.

De retour de cette belle expédition, une autre plus belle encore devait l'arracher de nouveau à ses études sédentaires. Il est envoyé dans l'Italie (2) pour solliciter de cette terre, deux fois illustre, l'indemnité de la victoire. Loin de s'occuper, comme tant d'autres, à profiter personnellement des horreurs de la guerre, des droits affreux de la conquête, il fait respecter les propriétés particulières : c'est aux établissemens publics, c'est aux maisons religieuses, où ils forment un singulier contraste avec l'humilité, avec les principes austères de l'institution, qu'il demande les monumens autrefois enlevés au sol classique de la Grèce, aux

---

(1) Je veux parler des mendians et des vagabonds.

(2) En 1796 et 1797; il était accompagné de MOETTE, sculpteur; BARTHELEMY, peintre, et TINET.

vieilles cités bâties sur les bords du Nil, et ceux créés dans les XV et XVI<sup>e</sup> siècles au sein de l'Italie moderne.

Fier de la possession de ces titres augustes de la grandeur du génie, ANDRÉ THOUIN les accompagna fidèlement à travers les âpres sommets de l'Apennin, sur les flots de la Méditerranée, dans leur marche triomphale vers la capitale de la France victorieuse. Ils entrent à Paris, ils décorent les salles du Louvre; pendant dix-huit ans ils y nourrissent nos artistes, pendant dix-huit ans ils y jouissent de la plénitude de la gloire, mais après dix-huit ans ils furent contraints, lorsque des hordes barbares souillèrent le sol de la patrie, à redescendre sur une terre que le fer étranger rend esclave, sur une terre où tout pourrait encore redevenir grand si la liberté renaissait de ses cendres.

Aux cinquante chars qui, sous les auspices de ANDRÉ THOUIN, promenaient de Rome à Paris les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture; aux caisses nombreuses qui renfermaient les manuscrits les plus précieux, les premiers livres enfantés par l'imprimerie naissante, votre illustre confrère, Messieurs, n'oublia pas de joindre ce qui pouvait le plus intéresser l'étude de l'histoire naturelle et surtout notre agriculture. Il rapporta des végétaux peu ou point connus en France, et ceux des instrumens aratoires ou des outils de jardinage qu'il savait pouvoir être utiles. Il ramena du pays florentin six étalons de la superbe race d'ânes que l'on cite pour sa taille, sa forme très-agréable et sa vitesse à la course; de la Campagne de Rome, douze taureaux et vingt-quatre vaches remarquables par

## LISTE

*Des ouvrages publiés par A. THOUIN.*

---

1785. — NOTES sur la rhubarbe et le lin vivace de Sibérie. (*Mémoires de la Société d'agriculture de Paris*; trimestre d'été, pag. xxx à xxxij.)

Observations sur le chanvre de la Chine. (*Idem*, trimestre d'automne, pag. xxvj à xxviii.)

Extrait des observations faites dans les différents cantons de la généralité de Paris sur les diverses branches de l'économie rurale. (*Idem*, années 1785 et 1786.)

Ces observations ont été rédigées de concert avec  
AUGUSTE BROUSSONNET.

1786. — Mémoire sur les avantages de la culture des arbres étrangers pour l'emploi de plusieurs terrains de différente nature, abandonnés comme stériles. (*Idem*, trimestre d'hiver, pag. 43 et suiv.)

1787. — Mémoire sur l'usage du terreau de bruyère dans la culture des arbrisseaux et arbustes étrangers, regardés jusqu'à présent comme délicats dans nos jardins. (*Mémoires de*

*l'Académie des sciences*, vol. de 1787,  
pag. 481 à 495.)

ANDRÉ THOUIN avait lu plusieurs autres mémoires à cette Société savante; plusieurs devaient être imprimés dans le recueil de ses actes, entre autres un cité dans le vol. de 1786, p. 45, et ayant pour titre : *Sur un nouveau genre de plantes* (je n'ai pu découvrir quel il était); mais à la suppression de l'Académie, le 8 août 1793, les pièces mises à part depuis 1787, pour composer les volumes des années 1788 et suivantes, furent dispersées dans divers dépôts littéraires; elles n'ont point été publiées; et ce qu'il y a de pire, elles sont même perdues.

Dictionnaire de l'Encyclopédie méthodique,  
10 vol. in-4°, de 1787 à 1822.

Toute la partie du jardinage est de ANDRÉ THOUIN.

1788. — Observations sur les moyens de tirer un parti avantageux des végétaux grimpan dans la confection des prairies artificielles. (*Société d'agriculture de Paris*, trimestre d'été, 1788, pag. 1.)

Il y propose de donner à ces plantes des tuteurs choisis parmi d'autres fourrages à tige droite et de même durée.

1791. — Sur le mélilot de Sibérie. (*Feuille du cultivateur*, tom. I, p. 179.)

Procédés pour détruire les laiches, achées ou vers de terre. (*Idem*, pag. 351.)

1792. — Histoire de la culture de l'ananas. (*Idem*, tom. II, pag. 149.)

1795. — Annuaire du cultivateur, ou Répertoire uni-

la juste récompense des travaux, des soins et de l'intelligence du cultivateur, mais elle n'a point été publiée, l'École normale, noble et généreuse fondation, ayant, avec la classe des sciences morales et politiques de l'Institut de France, été frappée de mort par le despotisme impérial.

ANDRÉ THOUIN n'avouait point cet ouvrage. « Copié » à mon insu, dit-il dans une note écrite de sa main, » sur des feuillets informes, et dont je n'ai pas vu » les épreuves, ce travail est rempli de contre-sens et » fourmille de fautes typographiques qui le rendent » presque inintelligible. »

1802. — Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle, appliquée aux arts, à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique, etc., première édition, 24 vol. in-8°, Paris, 1802 à 1804; seconde édition, 1816 à 1819, 36 vol. in-8°.

ANDRÉ THOUIN a traité de l'application de la botanique à la culture, au jardinage et à l'économie rurale, ainsi que l'histoire des différentes espèces de greffes; mais il n'approuva jamais la fastidieuse étendue que des plumes vénales ont donnée à cet ouvrage.

Mémoire sur une école d'arbres fruitiers, établie au Jardin national des plantes de Paris. (*Annales du Muséum d'histoire naturelle*, tom. I, pag. 135.)

Notes sur la fructification d'un jamrósade dans les serres du Jardin national des plantes. (*Idem*, pag. 357.)

1803. — Notes sur la culture de l'arbre teck. (*Idem*, tom. II, p. 75.)

Description de l'école des plantes d'usage dans l'économie rurale et domestique, établie au Jardin national des plantes de Paris. (*Annales du Muséum d'histoire naturelle*, tom. II, pag. 142.)

Observations sur un envoi de plantes vivantes, et sur la naturalisation et la culture du lin de la Nouvelle-Zélande (le *Phormium tenax*) qui en faisait partie. (*Idem*, tom. II, pag. 228.)

Mémoire sur la culture du genre nombreux des bruyères. (*Idem*, pag. 444, et tom. III, pag. 326.)

1804. — Note sur la culture des patates et des pommes-de-terre. (*Idem*, tom. III, pag. 183.)

Mémoire sur la culture des dahlia, et sur leur usage dans l'ornement des jardins. (*Idem*, pag. 420.)

Notice sur les dégâts occasionés dans le jardin du Muséum national d'histoire naturelle par l'ouragan du 6 nivôse an XII, le 17 janvier 1804. (*Idem*, tom. IV, p. 32.)

Description du jardin des semis du Muséum d'histoire naturelle, de sa culture et de ses usages. (*Idem*, pag. 263, et tom. VI, pag. 172.)

1805. — Description et usage de plusieurs ustensiles de moderne invention, propres à la culture d'un grand nombre de plantes dans les écoles de botanique. (*Annales du Muséum d'histoire naturelle*, tom. VI, pag. 236.)

A la suite de ce mémoire on trouve la figure d'un parapluie, d'un contre-sol d'osier et un autre de terre, d'un châssis portatif, de deux grillages et d'une cloche à facettes.

Note sur les effets qu'a produits l'opération de la plaie annulaire sur un pavia à fleurs jaunes. (*Idem*, tom. VI, pag. 437.)

Essai sur l'exposition et la division méthodique de l'économie rurale, sur la manière d'étudier cette science par principes, et sur les moyens de l'étendre et de la perfectionner. (En tête du tome XI du *Cours complet d'agriculture* de l'abbé ROZIER; in-4°.)

Ce volume et le suivant, publiés pour compléter le grand ouvrage de cet illustre agronome, contiennent divers articles de jardinage par ANDRÉ THOVIN.

1806. — Description d'une nouvelle espèce d'arbre à fruit du genre pêcher, nommé pêcher d'Ispahan (*Amygdalus persica Ispahamensis*), insérée dans le tome VIII des *Annales du Muséum*, pag. 425.

1807. — Description de l'école d'agriculture du Muséum d'histoire naturelle. (*Idem*, tom. X,

( 470 )

pag. 130, 182 et 265; XI, pag. 94; et XII, pag. 205.)

Les différentes parties de ce travail vont jusqu'à l'année 1812.

1809. — Nouveau cours complet d'agriculture théorique et pratique. — *Première édition*, Paris, 1809, 13 vol. in-8°. — *Seconde édition*, 1823, 16 vol. in-8°.

Quelques articles de culture.

1813. — Discours prononcé le 29 décembre sur la tombe de A.-A. PARMENTIER. (Imprimé in-4° par ordre de l'Institut et inséré au *Moniteur* du 30 du même mois.)

1815. — Histoire et description d'une nouvelle espèce de poirier envoyée du mont Sinai. (*Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, tom. I, p. 169.)

1817. — Moyen simple et avantageux de former et de conduire les tas de fumier. (*Bibliothèque physico-économique*, tom. I, pag. 169, de ma rédaction.)

Note sur la culture et les usages du pin de Riga; in-8°.

1818. — Instruction sur les recherches qui pourraient être faites dans les colonies sur les objets qu'il serait possible d'y recueillir, et sur la manière de les conserver et de les trans-

porter. (*Mémoires du Muséum*, tom. IV, pag. 193 et suiv.)

Toute la partie relative au règne végétal, pag 218 à 231, appartient à ANDRÉ THOUIN.

Note sur la culture et les usages du pin laricio de Corse; in-8°.

Publiée d'abord dans le tom. IV, pag. 73 et suiv., de ma *Bibliothèque physico-économique*, puis imprimée à part, et insérée dans les *Annales de l'agriculture française*, tom. II, de la 2<sup>e</sup> série, p. 97. Cette note a eu une seconde édition en 1821.

1819. — Note sur la culture et les usages du chêne à glands doux (*Quercus Ballotta*), in-8°.

Note sur la soude d'Alicante ou Barille (*Salsola sativa*); in-8°.

1821. — Monographie des greffes, ou Description technique des diverses sortes de greffes employées pour la multiplication des végétaux. Paris, in-4°, avec treize planches lithographiées.

Cet ouvrage est le résumé des différens mémoires sur les greffes que ANDRÉ THOUIN avait insérés tant dans les *Annales du Muséum* (t. XII, p. 410; XIII, pag. 123 et 138; et XIV, pag. 85), que dans les *Mémoires* de cet établissement (tom. I, p. 257 et 417; II, pag. 165, 253 et 421; III, p. 68; IX, p. 464; et X, pag. 405).

Description sommaire du blé de Tangarock, sur la mer Noire, en Crimée. (*Annales de l'agriculture française*, tom. XIV, de la 2<sup>e</sup> série, pag. 251.)

1822. — Instruction sur l'établissement des pépinières, leur distribution, leur culture et leur usage. (*Bibliothèque physico-économique*, tom. XI, pag. 289 et suiv.)

Ce mémoire a été imprimé séparément, in-8°, et inséré dans tous les recueils consacrés à l'agriculture, tant nationaux qu'étrangers.

Rapport sur la folle-avoine du Canada, le *Zizania clavellata* des botanistes. (*Annal. de l'agriculture française*, tom. XVII de la 2<sup>e</sup> série, pag. 95.)

1823. — Circulaire relative à des graines de six espèces de rutabaga, ou chou de Suède, venues de l'Ecosse. (*Idem*, tom. XIX de la 2<sup>e</sup> série, pag. 213.)